

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

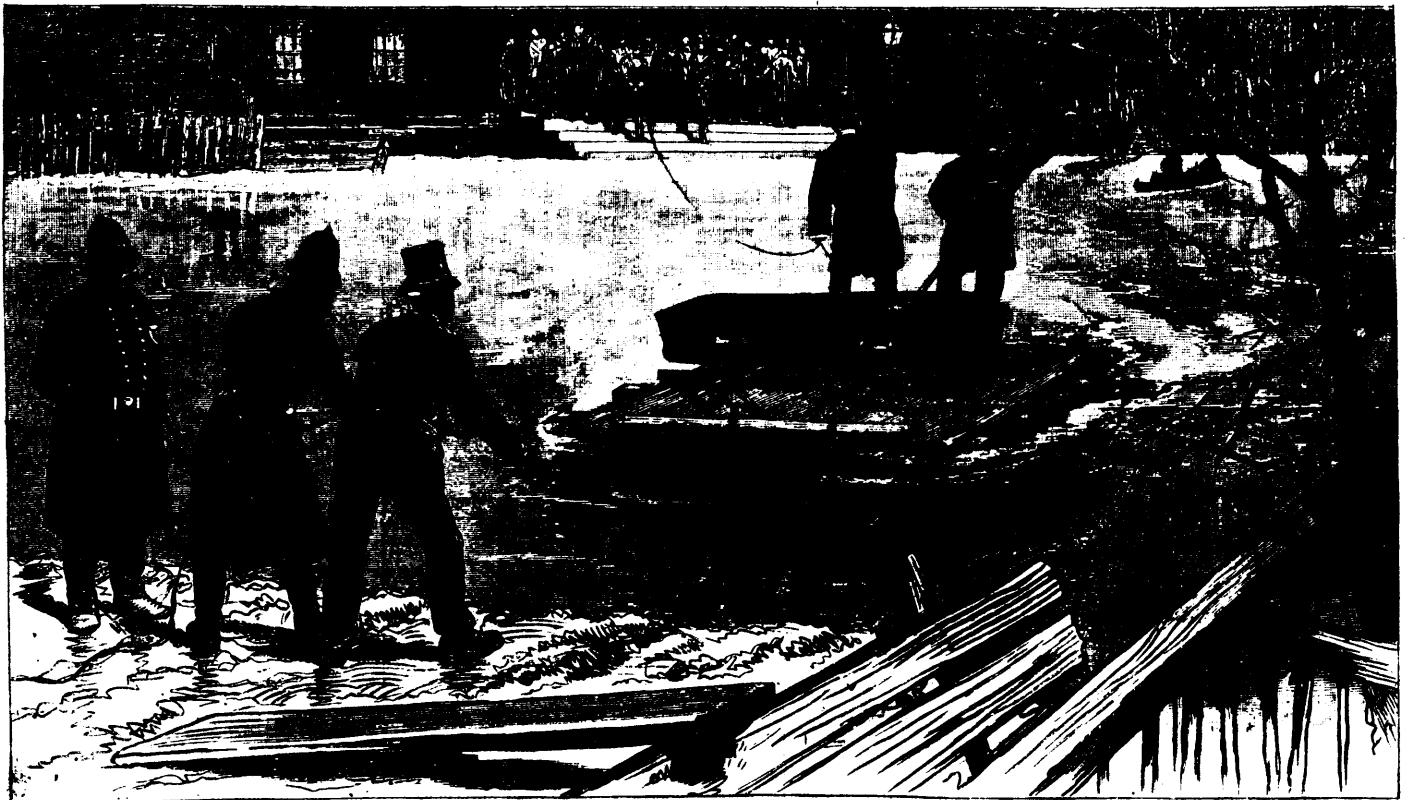
2ème année, No 97 — Samedi, 13 mars 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



MONTRÉAL. — LA PLACE-D'ARMES UN SAMEDI APRÈS-MIDI



ÉTATS-UNIS. — L'INONDATION DANS LE MASSACHUSETTS : UN ENTERREMENT DANS LE DISTRICT INONDÉ

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 mars 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Notes et impressions.—Poésie : Confiance en Dieu, par P. Collin.—Scènes de la vie d'étudiant, par Maurice O'Reilly.—La Porteuse de Pain (suite).—Le secret de Jeannette.—Làe femmes.—Récréations de la famille.—Rébus.

GRAVURES. — Montréal : La Place-d'Armes un samedi après-midi.—L'inondation dans le Massachusetts : Un enterrement.—Les souverains d'Europe.—Gravure du feuilleton.—Rébus

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes. à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, les gros lots suivants ont été réclamés :

M<sup>lle</sup> Céline Laplume, 264, rue Iberville, Hochelaga, \$50.00 ; M<sup>lle</sup> Marie-Louise Lepailleur, 170, rue Sanguinet, Montréal, \$15.00 ; M<sup>me</sup> Prospère Lagarde, 286, rue Workman, Sainte-Cunégonde, \$10.00 ; M. Octave Rollin, 328, rue Jacques-Cartier, Montréal, \$4.00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.

## ENTRE-NOUS

**L** merveilleux, l'inconnu, l'étonnant, ce qui sort des choses ordinaires de la vie, c'est ce que nous cherchons tous.

Un récit sombre, horrible, échevelé, hérissé de situations impossibles ; du poison, des coups de couteaux, du sang partout, c'est ce qui plaît aux folles imaginations, aux natures mal équilibrées—et ce sont les plus nombreuses.

Fi de la vie simple et bien remplie, bonne et calme de la famille, et peu d'écrivains la choisissent pour sujet de leurs œuvres, mais vive le roman de cour d'assises, où la police et l'assassin jouent les premiers rôles !

Ceux qui sont partisans de cette littérature malsaine ont trouvé une bonne pâture dans les comptes-rendus de la Cour du Banc de la Reine de la semaine dernière.

Non pas que les journalistes soient à blâmer en ce cas, mais c'est que les tristes événements qui ont eu lieu dans la vie réelle ont dépassé ce qu'on lit souvent dans les œuvres des successeurs du Ponson du Terrail.

\*.\*

C'était vendredi—jour regardé comme sinistre par nombre de personnes, sans qu'elles sachent pourquoi—un commerçant, de bonne famille, subissait son procès.

Il était accusé de faux et d'avoir escompté des billets, sachant que les signatures qu'ils portaient étaient fausses.

La couronne avait fait sa preuve, et la défense avait assigné plusieurs témoins à décharge.

Parmi ceux-ci se trouvait le père de l'accusé, vieillard de quatre-vingt-dix ans, un des rares survivants du siècle dernier, citoyen des plus respectés de notre pays, colonel, aide-de-camp de la reine, une de ces belles et fières natures dont l'honneur

est le seul guide dans la vie et dont le plus grand but est de laisser un nom sans tâche et une réputation sans souillure.

On peut juger de ce que ce vieux père, sur le bord de la tombe, dut souffrir en voyant son fils, son seul fils, sur le banc des accusés, sur ce banc où ont pris place les plus grands criminels, pour répondre à une accusation terrible.

Quand son nom fut prononcé, on vit ce noble soldat se lever avec peine, puis, par un puissant effort sur lui-même, redresser brusquement sa haute taille et s'avancer, calme, froid, stoïque, vers le banc des témoins, ayant à sa gauche le juge, à droite les jurés, devant lui le public, et au-dessus de la foule, en vue de tous, le prisonnier, son fils, cet enfant qu'il avait contemplé jadis avec amour dans son berceau.

Que de rêves il avait fait alors pour cet héritier de son nom immaculé ! Dans ces songes, inspirés par la vue de l'enfant endormi, il avait vu passer son fils au milieu de la foule qui l'acclamait et le saluait, comme le plus digne, le plus noble et le plus grand...

Il le retrouvait là...

\*.\*

Il semble que l'homme né dans des circonstances extraordinaires ne doit mourir que d'une manière étrange.

César, Napoléon et d'autres en sont des preuves.

Bien que le rapprochement puisse paraître étrange tout d'abord, je vois, d'après la biographie du colonel Dyde, que le jour de sa naissance, en 1795, son père était prisonnier à Paris, et que sa mère lui a donné naissance à Altona, dans le grand duché de Holstein, alors que cette ville et cette principauté étaient au pouvoir des Français.

Ce ne fut qu'à l'aide d'un déguisement qu'elle put s'enfuir, vêtue en pêcheuse et portant son enfant dans un panier, recouvert de linge.

Plus tard, ses parents furent réunis, et le père, voyant l'Europe toujours en feu et le grand empereur conduire partout ses armées victorieuses, se décida à venir en Amérique en 1810, et à Montréal en 1814.

Il y avait soixante-et-onze ans que le colonel vivait parmi nous.

\*.\*

Il venait donc rendre témoignage en faveur de son fils, et il répondait à la troisième question qu'on venait de lui adresser, quand on le vit pâlir, essayer de se retenir à la cloison du banc des témoins, se renverser en arrière et tomber sur le parquet.

Tout l'auditoire se leva, on se précipita vers le colonel, et le juge s'écria aussitôt :

—Un médecin ! y a-t-il un médecin dans la salle ?

Le Dr Mount, qui était présent, s'avança, examina le malade, et, après quelques instants se releva en disant :

—Tout est fini, il est mort !

Concevez-vous quelque chose de plus triste, de plus émouvant, de plus dramatique que cette mort subite, en pleine cour.

Quelle scène ! quel effarement ! quelle émotion dans la foule.

\*.\*

Rarement le criminel échappe au châtement.

Cette sentence n'est pas neuve, et je vous prie de croire que je n'ai pas l'intention d'en réclamer la paternité, et si je me permets de la répéter, c'est que je viens de constater qu'elle peut s'appliquer tout aussi bien aux navires qu'aux scélérats.

On a dit aussi bien souvent que l'assassin, poussé par une force étrange, revient presque toujours à l'en droit où il a commis son crime.

Cette seconde observation devrait également être étendue aux goëlettes.

Je m'explique en citant un fait :

Le ministre de la marine vient d'être informé que le percepteur des douanes, de Dyde (Nouvelle-Ecosse), a saisi la goëlette américaine, *E. A. Horton*, de Gloucester (Massachusetts), achetée récemment par des armateurs canadiens et que l'on disait enregistrer à Digby.

La cause de la saisie remonte à quinze ans.

En 1871, le 8 octobre, la même goëlette fut saisie par un garde-côte, du gouvernement d'Ottawa,

pour infraction aux lois des pêcheries. On enleva les voiles et le grément du navire en faute, et on mit le tout dans un entrepôt, sous clef.

Le lendemain, tout avait disparu, voiles et goëlettes.

On n'en entendit plus parler, et on croyait que toute cette affaire, qui fit grand tapage autrefois, était pour jamais oubliée quand, après quinze ans, le hasard veut que le fameux navire, après des fortunes diverses, revienne au même port et retombe entre les mains du même percepteur qui l'avait si bien saisie et si mal gardée.

Donc, voici mes deux propositions parfaitement démontrées.

\*.\*

M. C.-O. Perrault abandonne le vice-consulat de France.

M. Perrault a fait son devoir. Il l'a tellement bien fait, qu'on a attaché sur sa poitrine l'étoile de l'Honneur.

Qui va lui succéder ?

La succession est dure ; être vice-consul du plus beau royaume qui soit sous le soleil, c'est très dur ! Qui sera l'élu ?

Je vous l'ai déjà dit, si j'ai bonne souvenance, Charles Quint, dans un jour de friandise a prononcé ces paroles qui appartiennent à l'histoire :

Si j'étais Dieu le Père et si j'avais deux fils, le premier serait Dieu et le second roi de France !

Il ne s'agit pas d'être roi, il s'agit encore moins d'être Dieu, mais si ma causerie pouvait une fois de plus être reproduite en France, comme on l'a déjà fait mainte fois, je dirais, à... qui ? à ceux qui peuvent, à ceux qui conduisent la machine gouvernementale de France : nommez M. Beullac.

Non pas qu'il soit mon meilleur ami—moi qui vous parle, j'ai eu maille à partir avec lui—mais c'est que je crois qu'il mérite l'honneur ou plutôt la peine...

Car c'est une peine que d'être vice-consul de France ; on y laisse argent et souvent considération, au point de vue populaire.

\*.\*

On se figure que le vice-consul est payé. Ah ! oui ! payé ! cela coûte cher, au bas mot, cinq cents piastres par an, et je suis modeste.

Cependant, il nous faut un vice-consul français ! et nous l'aurons, Français de naissance et aussi français de cœur qu'un bon Canadien, comme M. C.-O. Perrault.

Si le général Boulanger, actuellement ministre de la guerre, à qui j'ai eu l'honneur de serrer la main, il y a quelques années, au Windsor, se souvient de moi, je le prie de laisser de côté les influences qu'on fait auprès de lui, et je le supplie de ne se souvenir que des intérêts français au Canada.

\*.\*

Provencher est toujours le même.

Samedi dernier, il entre au marché Bonsecours et demande à son boucher :

—Avez-vous du veau ?

—Oui, monsieur, tenez, en voici un très beau.

—Mais, ce n'est pas du veau cela, c'est du bœuf.

—Pardon, c'est du veau, je vous l'assure.

—Ah ! fait Provencher, je comprends, c'est un bœuf retombé en enfance.

LÉON LEDIEU.

## NOTES ET IMPRESSIONS

Le temps est un grand maître, dit-on, le malheur est qu'il tue ses élèves.

Si la Providence nous a donné deux oreilles et une langue, c'est pour ne répéter que la moitié de ce que nous entendons.

Le problème de la politique n'est pas de supprimer le mal ou de transformer le monde, mais de faire prévaloir le bien dans le monde tel qu'il est.

La noblesse ne doit redouter ni peines ni sacrifices quand il s'agit de la patrie ; c'est-à-dire à donner l'exemple.

Il y a deux choses que nous aimons également, bien qu'elles semblent s'exclure, méditer de la mode et la suivre.

## CONFIANCE EN DIEU

Puisque Dieu nous tient dans sa main  
N'ayons jamais d'inquiétude,  
Laissons à sa sollicitude  
Le soin de notre lendemain.

Dieu pour nous ne fait rien en vain.  
Défiance est ingratitude,  
Puisque Dieu nous tient dans sa main  
N'ayons jamais d'inquiétude.

Si grande est sa sollicitude,  
Qu'il aplanira le chemin  
Si le chemin devient trop rude

A notre faible pas humain.  
Puisque Dieu nous tient dans sa main  
N'ayons jamais d'inquiétude.

PAUL COLLIN.

## SCÈNES DE LA VIE D'ÉTUDIANT

## LES FRAIS D'UN SUICIDE

## I

**E**t tirai avec une violence furieuse la sonnette, au n°... de la rue Sanguinet.

—Suis-je arrivé à temps ! pensai-je, désespéré, en attendant qu'on vint m'ouvrir la porte.

La figure revêché d'une maîtresse de pension apparut enfin, et une voix maigre, sortant d'un corps plein d'opulence, me dit sur un ton peu aimable :

—Avez-vous l'intention de briser la mécanique, monsieur ? Nous ne sommes pas sourds, ici !

Mais, sans laisser à cette respectable matrone le loisir de continuer ses réflexions, je m'écriai avec volubilité :

—Avez-vous entendu un coup de pistolet ou la chute d'un corps ? N'avez-vous pas senti les gaz délétères d'un réchaud ? Mais répondez donc ?

Et comme elle me regardait avec des yeux ahuris :

—M. Bernard est-il chez lui ? criai-je à pleins poumons.

—Certainement qu'il est chez lui, répondit la voix aigre en tremblant. Il n'est que onze heures, et M. Bernard ne se lève jamais avant midi.

Sans en écouter d'avantage, je montai l'escalier quatre à quatre, laissant derrière moi une femme persuadée qu'elle avait affaire à un échappé de la Longue-Pointe.

## II

La raison de cette entrée intempestive dans une maison de pension de la rue Sanguinet, la voici :

Quelques instants auparavant, le facteur m'avait remis la lettre navrante qui suit :

Mon cher Ducolet,

La vie m'est à charge ! Les plus affreux malheurs s'abattent sur moi, ne me laissant aucune espérance pour l'avenir. Adieu ! A l'heure où tu recevras cette missive, ton vieil ami ne sera plus de ce monde. Que le ciel me pardonne ! Je te lègue ma blague à tabac et ma belle collection de pipes culottées. C'est tout ce qui compose mon actif.

Signé : BERNARD DUGUIGNON.

## III

Étant donné les circonstances, pour la première fois de ma vie je m'élançai dans une voiture ; et le cocher, alléché par l'appât d'une récompense fantastique, mena son cheval ventre à terre jusqu'à la demeure de mon ami.

C'est en tremblant que j'ouvris la porte de sa chambre... Mes craintes ne m'avaient pas trompé ! L'infortuné était étendu sur son lit, sans mouvement, les bras pendant hors de la couchette... !

—Le malheureux ! Il s'est empoisonné, fis-je avec horreur.

Et, poussant un grand cri, je tombai sans connaissance.

## IV

Lorsque je revins à moi, j'aperçus Duguignon debout qui me chatouillait le nez et les oreilles à l'aide d'une brindille de balai.

—Quelle drôle de manière tu as de réveiller les gens, dit-il en me voyant ouvrir les yeux. J'ai cru que le feu était à la maison, et comme je ne suis pas assuré, tu m'as donné une de ces émotions !... —Et toi, tu n'es donc pas encore mort ?

—Eh non ! la réflexion m'est venue que je n'aurais pas de quoi payer mon enterrement. Aussi, ne voulant pas quitter cette terre avec des dettes, j'ai ajourné l'opération à des temps plus prospères.

—Voilà une bien mauvaise plaisanterie que je ne te pardonnerai jamais. On ne joue pas avec ces choses-là, mon cher !

—Une mauvaise plaisanterie ! tu es fameux ! On dirait que tu regrettes de m'avoir trouvé vivant.

—Mais encore, pourrais-tu m'expliquer cette lettre ?...

—Ah ! mon ami, fit-il avec la plus sombre expression du désespoir, elle m'a trahi !

Et il se laissa tomber si lourdement sur sa couchette, que les bois vermoulus cédèrent avec fracas.

—Mon lit qui donne sa démission ! Il ne manquait plus que cela ! Seul le sommeil me rattachait à l'existence, et maintenant...

Il allait poursuivre ses doléances, quand la figure terrible de la maîtresse de pension apparut subitement, pareille au spectre de Banquo.

## V

—Ah ! c'est vous, madame Chiard, quel bon vent vous amène ?

—M. Duguignon, vous devenez fatigant, non seulement vous ne me payez pas votre pension, mais vous cassez mon mobilier, cela ne peut pas durer !

—Madame Chiard, vous apprendrez qu'on ne parle jamais de ces détails de ménage devant les étrangers, répliqua mon ami en m'indiquant d'un geste superbe. Croyez-moi, retournez plutôt à vos fourneaux et veillez à ce que la servante ne laisse pas traîner ses cheveux dans les pâtés, comme c'est son habitude. Cette fille deviendra chauve avant l'âge si elle continue ainsi !

—Ah ! c'est sur ce ton que vous le prenez ! Eh bien ! moi, je vous avertis que si demain matin vous n'avez pas payé et démenagé, j'irai chercher la police.

—Calmez-vous, madame Chiard, et n'insultez pas en ma personne la faculté de médecine. Oui, je déménagerai, puisque ma vue n'a plus pour vous les attraits d'un beau jour de printemps ; oui, je déménagerai, vous laissant en paiement, aux termes de la loi que je respecte, cette vieille valise qui orne le côté nord de ma chambre. Mais je vous préviens qu'aux termes de cette même loi, vous n'avez pas le droit de vendre ce que contient cette malle avant un an, sans vous exposer à toutes les rigueurs des tribunaux.

—C'est ce que nous verrons, hurla la bonne femme furieuse ; j'irai consulter un avocat.

—Ce sera peine perdue, madame Chiard, par la bonne raison que ma valise ne contient absolument rien que de la place pour y mettre quelque chose. Ah ! les temps ont été durs ! La picote ! L'insurrection du Nord-Ouest ! La faillite de la maison Robin ! Que sais-je, moi ! Vous devriez prendre en considération ces calamités nationales, que diable !

—J'ai mes taxes d'eau à régler, continuait madame Chiard en gémissant, je suis en retard avec la Corporation, et mon homme n'a pu voter aux dernières élections ; tout cela à cause de vous. Si vous croyez que la ville badine avec les taxes d'eau, vous vous trompez.

—De l'eau ! quel luxe inutile ! faites donc comme moi, buvez de la bière !

Il n'y avait rien à répondre à un argument aussi serré, et madame Chiard, abruti par la dialectique de mon ami, se retira en grommelant.

## VI

—Oui, elle m'a trahi, reprit Duguignon tragiquement, elle, à qui j'aurais donné tout ce que j'avais — c'est-à-dire peu de choses et même rien du tout, mais c'est encore beaucoup quand on ne possède que cela. — Je lui offrais mes espérances, mon cœur, mon avenir et mes illusions ; elle a trouvé que ce n'était pas assez, et elle a choisi un Anglais, qui possédait un fonds d'épicerie. O prosaïsme des cœurs modernes ! Préférer la vente de la chandelle et des boîtes de sardines aux trésors intellectuels dont je l'aurais abreuvée ! Après un pareil coup, il ne me restait plus que la mort et son sinistre cortège, mais auparavant je voulais la voir une dernière fois, lui jeter à la face tout ce que

sa conduite avait d'indigne ; et, pourquoi ne pas l'avouer : j'avais aussi l'espérance se crête de la fléchir peut-être ! Je me rendis donc hier soir à la demeure de ses parents. La première chose que j'aperçus dans le corridor fut une caisse de biscuits, présent de l'épicier rival. Pouvais-je lutter contre cette caisse de biscuits, derrière laquelle on voyait des flacons de cornichons à la mine appétissante ? Je compris l'inégalité de la lutte, et je m'enfuis, le cœur rongé par les noirs poisons de la jalousie. Que ne suis-je pas né avec les millions de Vanderbilt ! Je lui aurais donné tout le magasin de Dufresne et Mongenais, si cela avait pu lui faire plaisir !...

MAURICE O'REILLY.

(La fin au prochain numéro)

## LES SOUVERAINS D'EUROPE

(Voir gravures)

**G**UILLAUME III (Alexandre - Paul - Frédéric - Louis), roi des Pays-bas, né le 19 février 1817, est fils du roi Guillaume II et de la reine Anne-Paulovna. Il a succédé à son père le 11 mars 1849. Il a épousé, en 1849, la reine Sophie-Frédérique-Mathilde, fille de feu Guillaume I<sup>er</sup>, roi de Wurtemberg. Devenu veuf en 1839, il s'est remarié de nouveau en 1879, à la REINE DES PAYS-BAS (Emma-Adélaïde-Wilhelmine-Thérèse), née le 2 août 1858, fille du prince Georges-Victor de Valdeck-et-Pyrmont. Une fille est née de cette dernière alliance, à La Haye, en 1880.

**NICOLAS I<sup>er</sup>** (Petrovitch-Niéghach), né le 7 octobre 1841, a été proclamé prince de Monténégro, à Cettigne, le 14 août 1860, après la mort de son oncle, le prince Danelo I<sup>er</sup>. Il s'est marié, en 1860, à la

**PRINCESSE DE MONTÉNÉGRO, MILÉNA**, née le 3 mai 1847, fille du voyvode Pierre-Vucotich, vice-président du conseil d'Etat monténégrin. De cet hymen sont nés huit enfants, six filles et deux garçons.

**LÉOPOLD II**, roi des Belges (Louis-Philippe-Marie-Victor), souverain de l'Etat indépendant du Congo, né à Bruxelles, le 9 avril 1835, est fils du roi Léopold I<sup>er</sup> et de sa seconde femme, Louise-Marie-Thérèse, princesse d'Orléans, fille de feu Louis-Philippe. Il a succédé à son père, le 10 décembre 1865, après avoir épousé, par procuration le 10 et en personne le 22 août 1853, la

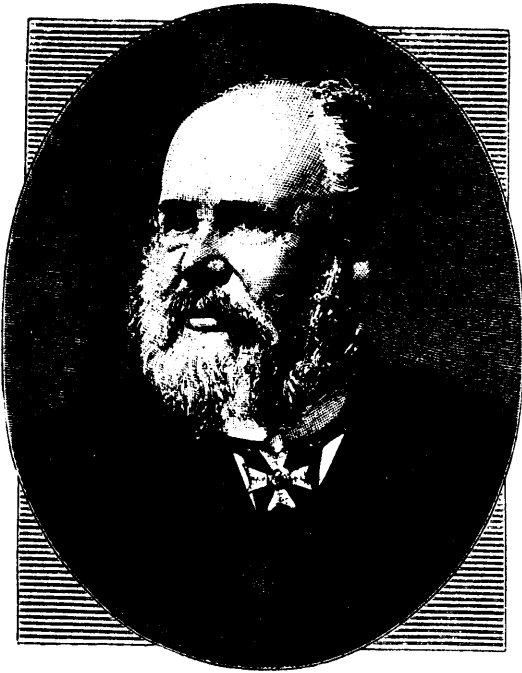
**REINE - MARIE - HENRIETTE - ANNE**, archiduchesse d'Autriche, née à Budapest, le 23 août 1836, fille de feu l'archiduc Joseph-Antoine-Jean, palatin de Hongrie. Trois filles sont nées de cette union.

**GEORGES I<sup>er</sup>**, roi des Hellènes, est né le 24 décembre 1845. Il a accepté, le 6 juin 1863, à Copenhague, la couronne de Grèce qui lui était offerte par l'Assemblée nationale grecque, en vertu du protocole signé, la veille, à Londres, par les trois puissances protectrices, la France, la Russie et l'Angleterre, sous la condition de l'annexion pure et simple des îles Ioniennes à la Grèce. Déclaré majeur le 27 juin 1863, il arriva au Pirée le 30 octobre et commença à régner le 31. Il a épousé, le 27 octobre 1867, la

**REINE OLGA-CONSTANTINOVA**, grande duchesse de Russie, née le 22 août 1851, fille du grand-duc Constantin-Nicolaïvitch. Six enfants sont nés de ce mariage, quatre garçons et deux filles.

**ABDUL-HAMID**, grand sultan de Turquie, né le 21 septembre 1842, trente-quatrième souverain de la famille d'Osman et vingt-huitième depuis la prise de Constantinople, est fils du sultan Abdul-Medjid-Khan ; il a succédé à son frère, le sultan Mourad V, le 31 août 1876. Les enfants sont au nombre de cinq, trois garçons et deux filles.

Les contributions pour le monde entier à l'œuvre de la Propagation de la Foi se sont élevées, en 1885, à 76,832,518 francs. Les Etats-Unis ont contribué sur ce montant pour 77,946 francs, et le Canada 11,426 francs. La France a donné 4,645,792 francs de plus que toutes les autres parties du monde.



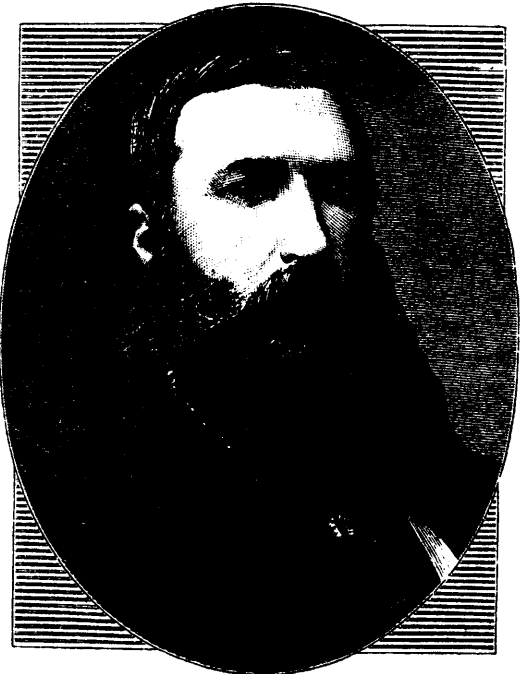
**GUILLAUME III**  
Roi des Pays-Bas  
Depuis le 17 mars 1849.



**EMMA-ADÉLAÏDE**  
Reine des Pays-Bas



**NICOLAS**  
Prince de Monténégro  
Depuis le 14 août 1863



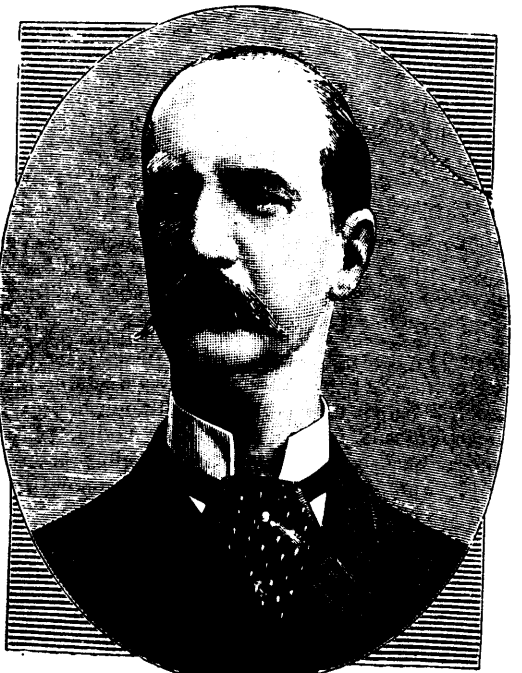
**LÉOPOLD II**  
Roi des Belges  
Depuis le 10 décembre 1865



**MARIE-HENRIETTE-ANNE**  
Reine des Belges



**MILÉNA**  
Princesse de Monténégro



**GEORGES I<sup>er</sup>**  
Roi des Hellènes  
Depuis le 6 juin 1863.



**OLGA-CONSTANTINOVNA**  
Reine des Hellènes



**ABDUL-HAMID**  
Grand sultan  
Depuis le 31 août 1876.



LA  
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

LXXXV



VIDE se rendit au Temple, et fit des emplettes dans plusieurs boutiques où l'on vendait des vêtements d'occasion. Il entra chez un coiffeur, donna l'ordre de tailler ses cheveux très courts, de raser ses favoris et ses moustaches, et regagna l'avenue de Clichy. Une heure après il sortait de son domicile complètement transformé, revêtu d'un costume d'un gris blanc comme en portent la plupart des boulangers sans cesse en contact avec la farine, et coiffé d'un chapeau mou de feutre gris. Ainsi habillé, Soliveau devenait méconnaissable pour des gens qui l'avaient à peine vu, et sous un accoutrement différent. Il prit une voiture et se fit conduire auprès de l'Institut. Là il descendit, enfila la rue de Seine, et entra résolument au rendez-vous des boulangers. Sept heures du soir venaient de sonner. Une foule compacte remplissait l'établissement. Soliveau eut beaucoup de peine à trouver une place libre dans la grande salle ; cependant il parvint à s'asseoir et appela pour commander son dîner. La servante Marianne s'approcha de lui, et, voyant une figure inconnue, demanda curieusement :

—Est-ce que vous êtes de la boulange, vous, monsieur ?

—Qui, ma fille, répondit Ovide.

—Mais pas du quartier ? reprit la servante.

—Pour le moment, non ; mais je l'ai habité autrefois. Je connais votre maison depuis des années, et comme j'arrive de Dijon afin de me placer à Paris, j'ai eu l'idée d'y venir dîner.

Le Tourangeau et le Lyonnais prenaient leur repas à une petite table voisine de la table de Soliveau.

—Ah ! vous venez de Dijon, compagnon ? lui dit le Lyonnais.

—Oui, compagnon.

—J'y ai travaillé il y a deux ans, moi. Où étiez-vous embauché ?

Ovide cita le nom d'un boulanger de la rue Chabot-Charnay.

—Je le connais, fit le Lyonnais, c'est un bon garçon. Alors vous venez pour trouver du travail ici ?

—C'est mon intention. J'aime Paris.

—Les bonnes places sont rares.

—Eh bien, j'attendrai.

—Dame ! si vous avez de quoi attendre.

—Oui, j'ai de quoi. Je viens de faire un petit héritage. Le magot n'est pas lourd, mais enfin il me permettra de ne point me frotter n'importe où.

—Ça vaudra mieux que de se faire embauché dans une "boffe."

—Est-ce qu'on peut prendre pension ici ? demanda Soliveau, pension au mois ?

—Mais bien sûr, répondit la servante ; quand le gros du service sera fini, je vous enverrai la patronne et vous vous arrangerez avec elle.

—C'est ça. En attendant, apportez-moi donc une jolie bouteille de bourgogne, quelque chose de fin, de derrière les fagots. Les camarades que voilà ne refuseront pas de trinquer avec moi, entre compagnons, à la bonne franquette.

—Non, certes ! fit le Tourangeau.

Marianne apporta une bouteille de vin de Beaune, qui fut bientôt suivie d'une seconde. La glace se trouvant ainsi rompue entre les deux compagnons et le nouveau venu, une demi-heure après ils étaient intimes.

—On vous reverra demain matin ? demanda le Lyonnais en se levant pour partir et en tendant la main à Ovide.

—Oui, répondit celui-ci, je viendrai dès le matin. Nous boirons le vin blanc.

—Ça va, nous jouerons, au zanzibar, à qui payera.

—C'est convenu, à demain matin !

Le Tourangeau et le Lyonnais se retirèrent. Ovide acheva lentement son dîner. Peu à peu la foule s'éclaircit, puis disparut, et il ne resta dans la grande salle qu'un très petit nombre de consommateurs. La patronne avait désormais le temps de souffler, et, prévenue par Marianne qu'un pensionnaire nouveau se présentait, elle se rendit à la table de Soliveau.

—C'est vous, monsieur, fit-elle qui demandez à prendre pension ?

—Oui, la bourgeoisie.

—Eh bien ! c'est facile. Combien de repas ?

—Trois : la soupe le matin, avec un morceau de fromage et une demi-bouteille ; le déjeuner à onze heures et le dîner... Combien ça me coûtera-t-il ?

—On vous prendra comme aux autres, ni plus ni moins, cent vingt francs. Et vous boirez ici du vin naturel, vous mangerez de la cuisine soignée.

—Va pour cent vingt francs. Je commencerai dès demain matin, et je vais vous payer une quinzaine d'avance.

—Comme il vous plaira.

Ovide aligna trois pièces d'or sur la table.

—Voilà soixante francs, dit-il.

—C'est bien cela, je vais vous en donner quittance et vous offrir un petit verre de cognac.

—Ce n'est pas de refus, à condition que vous trinquez avec moi.

—Marianne, fit la patronne, apporte de "la vieille" et deux petits verres.

Marianne s'empressa de servir. Ovide lui tendit une pièce de vingt francs, accompagnée de ces mots :

—Prenez là-dessus, s'il vous plaît, ma dépense de ce soir.

—Je vais faire l'addition et vous rendre la monnaie.

L'addition se montait à la somme de sept francs. La servante rendit treize francs à Ovide, sous la forme de deux pièces de cinq francs et de menue monnaie. Le Dijonnais mit une des pièces de cinq francs dans la main de la ser-

—Apportez la liste, Marianne, afin d'inscrire le compagnon.

—La servante apporta la liste.

—Quel nom ? demanda la patronne.

—Pierre Lebrun.

—C'est écrit. Maintenant, trinquons.

Les petits verres d'eau-de-vie se choquèrent et furent vidés d'un trait, puis la maîtresse de l'établissement souhaita le bonsoir à son nouveau pensionnaire et regagna sa cuisine où de nouveaux soins la réclamaient.

—Ce sera bien le diable si cette fois je ne réussis pas à nous débarrasser définitivement de Jeanne Fortier ? se dit Ovide resté seul. De cette façon mon cher cousin Paul Harmand ne saura même pas qu'elle est sortie saine et sauve de "l'accident" de la rue Gît le Cœur.

Après ce court monologue, il retourna chez lui. Le lendemain matin, il se rendit de bonne heure au "Rendez-vous des boulangers," où on lui servit son premier repas. Le Tourangeau et le Lyonnais, en costume de travail, c'est-à-dire bras et jambes nus, car ils n'avaient point encore fini leur service à leurs boulangeries respectives, vinrent manger une soupe et boire le vin blanc. En voyant Ovide, ils poussèrent une exclamation joyeuse, accoururent lui serrer les mains, et s'attablèrent à côté de lui.

—Un "zanzibar !" commanda le Tourangeau.

—Non, dit Ovide. Demain, si vous voulez on jouera la consommation. Mais ce matin c'est moi qui paye le vin blanc.

Séance tenante il fit monter six bouteilles et invita plusieurs compagnons. On le connaissait déjà, on constatait "de visu" ses bons rapports avec le Lyonnais et le Tourangeau, personne ne fit de façon pour accepter. Tout à coup Jeanne Fortier entra. Le Lyonnais l'aperçut.

—Par ici, maman Lison, lui cria-t-il. On vous offre un verre de chablis.

Non seulement Ovide ne sourcilla point, mais il ajouta :

—Arrivez, arrivez, la mère, et soyez la bienvenue. C'est moi qui régale Marianne, donnez un verre blanc.

La porteuse de pain s'était approchée. Elle regarda le Dijonnais.

—Je ne vous connais pas, dit-elle.

—C'est un nouveau compagnon, un bon garçon de la boulange, un camarade qui paye sa bienvenue, répliqua le Lyonnais.

—Et quand il n'y en aura plus il y en aura encore ! reprit Ovide, Marianne, quatre autres bouteilles.

La servante obéit. Soliveau remplit les verres. Jeanne Fortier heurta le sien contre celui du misérable qui avait voulu l'assassiner et qui complotait en ce moment un nouveau crime dont il la rendait victime. La pauvre femme prit ensuite une tasse de café au lait, tendit la main à Ovide et se retira.

—Bien sûr que vous êtes du banquet ? demanda le Tourangeau.

—En l'honneur de madame Lison ? Oui, j'en suis. On m'a raconté la chose, j'ai versé mes six francs, sans compter qu'au banquet je payerai véritablement ma bienvenue. On n'a pas hérité pour laisser moisir les jaunets dans un vieux bas.

—A la bonne heure ! C'est un bon vivant, celui-là ! s'écria l'un des compagnons. Je parie qu'au banquet il nous fera rire !

—Je tâcherai répondit Ovide.

LXXXVI

Au bureau du chef de la sûreté. Il faut que cette lettre soit remise sur le champ.—(Voir p. 358, col. 2)

vante en lui disant :

—Voici pour vous, ma fille.

Stupéfaite d'une pareille libéralité, Marianne rougit jusqu'aux oreilles, balbutia quelques mots de remerciements et empocha l'écu de cent sous.

—Ah ! ça, mais—s'écria-t-elle tout d'un coup au bout d'un instant—puisque vous êtes de la boulange et que vous allez prendre pension ici, vous en serez.

—De quoi donc, ma fille ? fit Ovide, feignant de ne pas savoir ce que la servante voulait dire, quoiqu'il eût parfaitement compris.

—Du banquet.

—Quel banquet ?

Ce fut la patronne qui répondit :

—Un dîner par souscription que l'on offre à une brave porteuse de pain. Elle a failli être écrasée il y a quelques jours, et n'en a réchappé que par miracle. C'est une digne femme. Nous l'aimons tous ici.

—Mais je le crois bien, que j'en serai ! répliqua vivement Soliveau. Combien par tête ?

—Six francs.

—Les voici.

fait bien dans le paysage.

—Tout ce que vous voudrez, répliqua Soliveau ; j'ai un répertoire de premier comique de café concert.

—Faudra faire chanter maman Lison, s'écria Marianne, qui allait et venait en desservant.

—Ça par exemple, ce ne sera point facile, répondit le Tourangeau.

—Pourquoi donc ?

—Maman Lison est une brave femme, la crème des femmes, mais triste comme son bonnet de nuit. On croirait qu'elle est rongée par quelque gros chagrin.

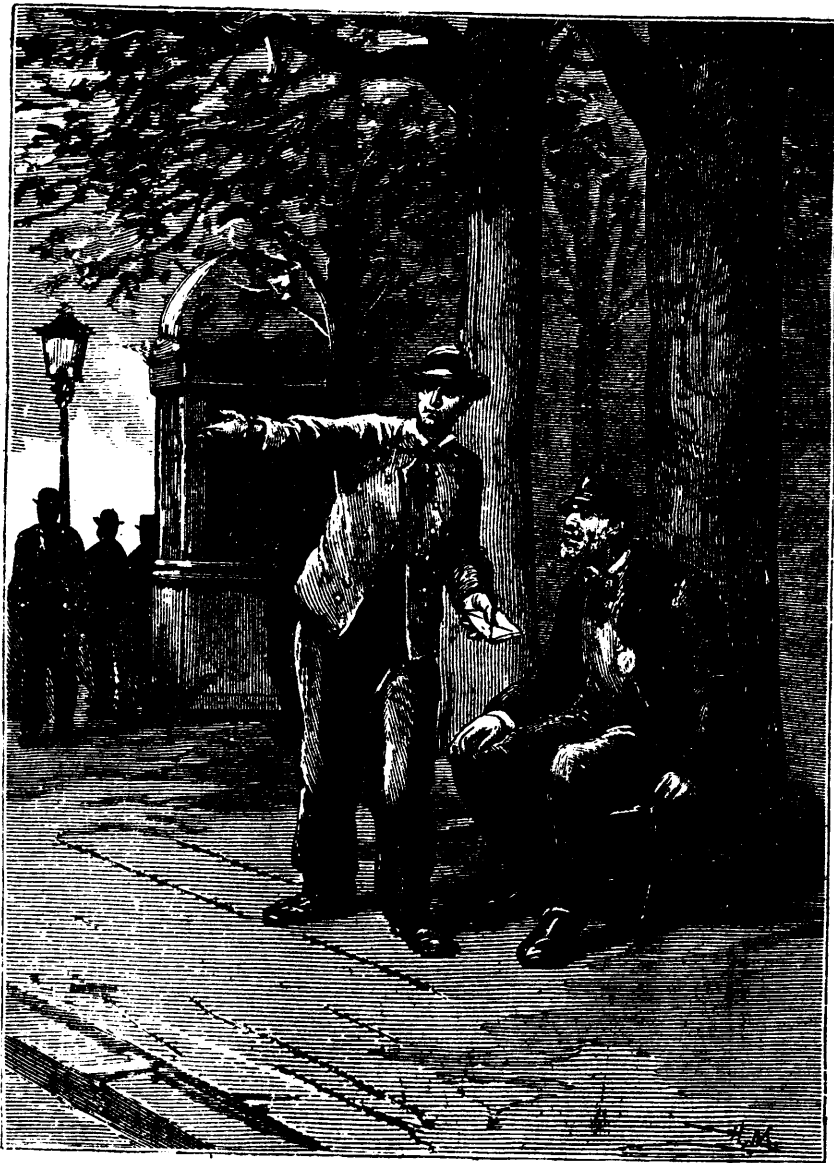
—Bah ! fit Ovide d'un ton jovial, je me chargerai bien de la dérider, je lui dirai le petit mot pour rire.

L'heure du travail était arrivée pour le Lyonnais et le Tourangeau. Ils quittèrent leur table.

—En attendant, continua Soliveau, je vais aller chercher de l'ouvrage. C'est très bien de s'amuser, mais il faut songer au sérieux. L'héritage de mon digne homme d'oncle n'est pas inépuisable.

Et, après avoir payé sa dépense, il sortit.

Etienne Castel, dès le lundi matin, avait envoyé une dépêche au maire de Joigny. Cette dépêche, nos lecteurs le



devinent, était relative à Raoul Duchemin. Dans la journée, le peintre reçut une réponse à ce télégramme. Le maire annonçait que, n'ayant point encore porté plainte contre l'infidèle employé, il attendrait pour prendre un parti qu'une lettre explicite lui eût été adressée par Etienne Castel. Celui-ci s'empressa d'écrire une longue épître, très détaillée qu'il fit jeter à la poste, puis il reprit son travail interrompu. Le jour approchait où Georges aurait vingt-cinq ans accomplis ; l'ex-tuteur du jeune homme voulait, fidèle à sa parole, lui envoyer ce jour-là le tableau qu'il lui destinait. Il ne lui restait plus d'ailleurs à mettre au point que quelques détails sans grande importance. Le lendemain soir tout sera fini. En même temps que le tableau Etienne Castel, obéissant aux volontés du bon curé de Chevry, remettrait à Georges la lettre que le prêtre lui avait confiée. Cela devait avoir lieu le vendredi suivant. En travaillant, l'artiste repassait dans son esprit les diverses choses qu'il avait apprises relativement à Paul Harmant, et il pensait qu'en remettant à Georges la lettre révélant le mystère de sa naissance, il aurait bien voulu être à même de le dire :

—Je connais le véritable assassin de Jules Labroue, et grâce à moi rien ne t'empêche de poursuivre la réhabilitation de ta mère injustement condamnée !

Mais malgré les présomptions qui lui semblaient accablantes pour Paul Harmant, il ne pouvait s'écrier, preuves en main :

—Cet assassin, le voilà. J'arrache son masque et je te montre son visage. Ce n'est pas Paul Harmant, c'est Jacques Garaud !

Donc il devait s'abstenir jusqu'au jour et jusqu'à l'heure où Ovide Soliveau, tombé dans ses mains, parlerait, et soit par ses paroles, soit par des papiers dont il était possesseur, lui fournirait la preuve si ardemment souhaitée. Raoul Duchemin parviendrait-il à dépister Ovide Soliveau ? C'était le point principal duquel tout dépendait, car même en prenant mille détours, même en déployant une habileté surhumaine, Etienne Castel ne pouvait pas sonder Paul Harmant. L'ex-contremaître, aujourd'hui vingt fois millionnaire, se sentait deviné ou même soupçonné, disparaîtrait aussitôt. Si Raoul Duchemin écoulait dans son entreprise, existait-il un moyen de tendre un piège au pseudo-Paul Harmant, de le contraindre à se rendre chez son complice, et à le suivre à la trace ! Voilà le problème qu'Etienne Castel se posait en travaillant, et il n'en trouvait point la solution.

La journée du mardi se passa tout entière sans que Raoul Duchemin eût donné de ses nouvelles. Etienne Castel résolut d'aller le relancer le soir même chez lui, et, après son dîner, il se rendit rue des Dames. Amanda, sa journée faite chez madame Augustine, était rentrée, puis ressortie, et le concierge de la maison ne pouvait dire à quelle heure la jeune femme ou monsieur Duchemin reviendraient. Le peintre ne jugea point à propos de les attendre, mais il laissa sa carte pour Raoul et au dos de cette carte il traça au crayon ces quelques mots : " Je serai chez vous demain jeudi à dix heures du matin. Attendez-moi, il est indispensable que je vous parle. " Puis l'ex-tuteur de Georges reprit, fort préoccupé, le chemin de la rue d'Assas.

Amanda et Raoul ne rentrèrent que vers dix heures. Quand ils arrivèrent rue des Dames, le concierge leur remit la carte laissée par Etienne Castel. En lisant les deux lignes écrites au verso, ils pensèrent que l'artiste avait à leur apprendre quelque nouvelle importante, et il s'en réjouirent.

Nous nous séparons d'eux un moment pour nous occuper d'Ovide Soliveau. Dès le matin, lui aussi, il avait quitté sa demeure, mettant dans sa poche le facon aux trois quarts rempli de la liqueur canadienne rapportée de New-York, et dont nous l'avons vu verser successivement quelques cuillerées au faux Paul Harmant en Amérique, et à mademoiselle Amanda Régamy à Bois-le-Roi. Il se rendit au plus proche bureau télégraphique, d'où il expliqua au millionnaire, à l'usine de Courbevoie, la dépêche suivante :

" Prière remettre rendez-vous à demain, ne partirai que lundi prochain.

" OVIDE. "

La dépêche envoyée, Soliveau prit une voiture et se fit conduire place du Châtelet. Il entra dans un café et demanda de quoi écrire en dégustant un apéritif. D'une écriture contrefaite il traça ces quelques phrases :

" La police de Paris recherche activement, mais sans le moindre succès, une femme nommée Jeanne Fortier, condamnée à la réclusion perpétuelle pour les triples crimes de vol, d'incendie, d'assassinat, et évadée de la maison centrale de Clermont. Nous croyons que la police parviendrait à découvrir ce qui l'intéresse, si l'on faisait assister deux ou trois agents de la sûreté à un banquet qui se donne aujourd'hui jeudi, à midi précis, chez un marchand de vin de la rue de Seine, à l'enseigne du " Rendez-des boulangers, " en l'honneur d'une porteuse de pain qui se fait appeler Lise Perrin. On fera naître un incident qui contraindra la fugitive de Clermont à livrer son identité."

Ovide glissa sous une enveloppe cette infâme dénonciation et, d'une écriture contrefaite comme celle de la lettre, traça cette souscription :

" Monsieur le chef de la sûreté.

" A la préfecture de police.

" URGENT. "

Il sortit alors, chercha des yeux sur la place, aperçut un commissionnaire auprès du Théâtre-Lyrique, lui fit signe de s'approcher et lui dit :

—Voulez-vous gagner quarante sous ?

—Ça n'est pas de refus ! Qu'est-ce qu'il faut faire ?

—Porter une lettre.

—Où ?

—Pas loin d'ici, à la préfecture de police, au bureau du chef de la sûreté. Seulement, il faut que cette lettre soit remise sur le champ.

—Elle le sera. Y a-t-il une réponse ?

—Non.

—Donnez.

—Voilà les deux francs et voici la lettre.

—Grand merci, monsieur, je file.

Le commissionnaire était un vieux routier qui connaissait tous les détours de l'intérieur de la préfecture. Il arriva droit à l'antichambre précédant le cabinet de l'important fonctionnaire qui veille sur la sécurité de Paris.

—Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda un garçon de bureau.

—Une lettre pour monsieur le chef de la sûreté, c'est très pressé, à ce qu'il paraît. Est-il là ?

—Il est là. Je vais lui remettre la lettre tout de suite. Attendez-vous une réponse ?

—Non, ma commission est faite. Je m'en vais.

Et le commissionnaire tourna sur ses talons, tandis que le garçon de bureau entra dans le cabinet du chef.

LXXXVII

Ovide, rentré au café, attendait, et à travers le vitrage regardait au dehors. Il vit au bout d'une demi-heure le commissionnaire se réinstaller à sa place habituelle. Certain que la commission était faite, il s'en alla le long des quais, avec une tranquille allure de bon bourgeois flâneur, en fredonnant un air d'opérette. Le chef de la sûreté étudiait un dossier au moment où le garçon de bureau entra pour lui donner la lettre envoyée par Ovide. Il la prit, déchira l'enveloppe, jeta les yeux sur son contenu, et sa physionomie s'anima.

—Ah ! ah ! murmura-t-il ensuite, voilà une dénonciation sur laquelle je ne comptais pas. Elle arrive d'ailleurs fort à propos, car les agents, découragés par l'insuccès, ne mettaient plus guère de zèle aux recherches. La personne qui écrit ceci paraît certaine de son fait. Ce doit être quelque ancienne détenue de Clermont qui vient de reconnaître sa compagne de captivité, et se fait une joie de nous la livrer. Je profiterai du renseignement : d'où qu'il vienne, il doit être bon.

Le magistrat frappa sur son timbre, et aussitôt le garçon de bureau se présenta.

—Voyez au poste des agents, lui dit le chef de la sûreté. Brichard et Montel doivent s'y trouver. Vous me les enverrez sur le champ.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la porte se rouvrit et les deux agents désignés parurent et furent accueillis par cette question :

—Où en sont à Paris les recherches faites pour retrouver Jeanne Fortier, l'évadée de Clermont ?

—Monsieur le chef de la sûreté a-t-il lu notre rapport ce matin ? répondit Brichard.

—Pas encore. M'annonçait-il un résultat quelconque ?

—Hélas ! non. L'évadée reste introuvable.

—Ainsi, pas un indice ?

—Pas un. Montel et moi nous avons une conviction.

—Laquelle ?

—C'est que Jeanne Fortier n'est point à Paris et se cache quelque part en province.

—Jeanne Fortier est à Paris, répliqua le chef d'un ton sec.

—Les deux agents ne se permirent point de répondre négativement, mais ils échangèrent un regard où se lisait l'incrédulité la plus complète.

—Vous doutez de la valeur de mon affirmation ? poursuivit le magistrat. Dans quelques heures vous aurez la preuve que vous cherchez mal et que c'est moi qui suis bien renseigné.

—La preuve ? répéta Brichard.

—Parfaitement. Connaissiez-vous un établissement de marchand de vin-restauration, qui porte pour enseigne ces mots : " Au Rendez-vous des boulangers ? "

—Oui, monsieur. C'est établissement se trouve rue de Seine.

—Quelle est sa réputation ?

—Excellente. Maison honnête, tranquille, n'ayant point de clientèle suspecte. C'est là que se réunissent les garçons boulangers, les porteurs et les porteuses du quartier.

—On y donne aujourd'hui un banquet en l'honneur d'une porteuse de pain qui s'appelle ou se fait appeler Lise Perrin. Prenez note de cela.

—Bien, monsieur.

—C'est à midi que commence ce banquet. L'évadée de Clermont s'y trouvera.

—Jeanne Fortier ! s'écrièrent les deux agents surpris.

—Oui.

—Est-ce que ce serait Lise Perrin ?

—Peut-être. Quoi qu'il en soit pendant le repas un incident se produira qui forcera l'évadée à se trahir.

—Quel incident, monsieur ?

—Je l'ignore, je sais seulement qu'il aura lieu. A vous d'en tirer parti. Vous trouverez tous deux moyen de vous introduire " au Rendez-vous des boulangers, " ce qui ne doit pas être difficile puisque l'établissement est public.

Là vous observerez en attendant que l'incident annoncé se produise. Lorsque vous serez convaincus que Lise Perrin, ou toute autre, est bien Jeanne Fortier, vous agirez. C'est compris.

—Oui, monsieur.

—Vous n'avez pas besoin de mandat d'amener, puisqu'il s'agit, non d'arrêter une criminelle, mais de reprendre une fugitive. Les pouvoirs dont vous êtes munis suffisent. Allez, et cette fois, mériter des éloges.

—Nous tâcherons, monsieur.

Les deux agents sortirent du cabinet. Brichard regarda sa montre. Les aiguilles indiquaient seulement dix heures.

—Deux heures devant nous, fit-il, nous avons plus de temps qu'il nous en faut pour tirer nos plans.

—Point n'est besoin de tirer des plans, répliqua Montel. Comme le patron le disait tout à l'heure, le " Rendez-vous

des boulangers " est un débit de vin-restauration, par conséquent un établissement public. Quoiqu'il y ait un banquet aujourd'hui, on ne peut pas refuser de nous y servir à déjeuner. Nous y déjeunerons donc.

—D'accord. Mais si on nous met dans une autre salle que celle où aura lieu le banquet, nous serons bien avancés.

—Il n'y a que deux salles communiquant l'une avec l'autre ; je connais la maison.

—Dans ce cas, tout va bien.

—Il faut changer de costume et nous habiller en ouvriers. Je rentre chez moi, fais-en de même.

—Où nous retrouverons-nous ?

—Devant l'Institut.

—A quelle heure ?

—A midi moins dix.

—Convenu.

Les deux policiers se séparèrent et tirèrent chacun de son coté.

\* \* \*

A dix heures très précises Etienne Castel se présentait rue des dames à la demeure de mademoiselle Amanda. La concierge le reconnut.

—J'ai remis votre carte, monsieur, lui dit-il, monsieur Duchemin est en haut, il vous attend. C'est au quatrième, la porte à gauche.

L'artiste monta vivement. Arrivé au quatrième il reprit haleine et sonna. L'ex-employé de la mairie de Joigny vint lui ouvrir.

—Entrez ! entrez ! monsieur ! fit-il d'un ton joyeux : vous venez, sans doute, m'annoncer que vous avez découvert la demeure d'Ovide Soliveau.

—Je viens, au contraire, vous demander si vous avez trouvé la piste de ce drôle ? répliqua t-il.

—Hélas ! non, monsieur. Depuis trois heures, je me suis attaché aux pas de Paul Harmant, mais il n'est sorti de chez lui que pour aller à l'usine de Courbevoie, et de l'usine de Courbevoie que pour rentrer à son hôtel.

—Ainsi, rien ! rien ! pas une trace ! fit Etienne avec découragement.

—Absolument rien, et je crains fort que le Soliveau s'apercevant qu'il avait été suivi, et n'ayant pas la conscience nette, tant s'en faut, n'ait pris peur et quitté Paris.

—Le diable, alors, serait contre nous ! et aucun moyen de s'assurer du plus ou moins de fondement de votre conjecture.

—Tout à l'heure, en vous attendant, je cherchais ce moyen. Je passe mon temps à discuter avec moi-même des impossibilités. Cependant une idée m'est venue.

—Dites-moi bien vite laquelle. Peut-être est-elle bonne.

—J'avais imaginé d'envoyer à Paul Harmant une dépêche signée du nom d'Ovide Soliveau.

—Que contiendrait cette dépêche ?

—Ces mots seulement : " Ce soir, chez moi ! urgent. " et la signature " Ovide. " Après avoir reçu ce télégramme laconique, Paul Harmant inquiet, ne manquera pas de se rendre à l'appel de son complice. Je serai aux aguets, je le suivrai, et par lui je découvrirai où demeure ce misérable gredin de Soliveau. Comment trouvez-vous mon idée ?

—Excellent en soi, mais présentant certaines difficultés et certains dangers.

—Lesquels ?

—Si, comme vous le supposiez tout à l'heure, Soliveau a pris la fuite, Paul Harmant, devinant qu'on lui tend un piège, se tiendra sur ses gardes et ne sortira pas de chez lui.

—C'est vrai, seulement il peut ignorer que son complice a quitté Paris. Il peut croire qu'il vient d'y revenir. Dans tous les cas c'est une chance à tenter.

—C'est vrai. Mais il y a autre chose.

—Parlez, monsieur.

—Admettons qu'Ovide soit à Paris. Paul Harmant va chez lui, le trouve et lui dit : " J'ai reçu votre dépêche... Me voici... que me voulez-vous ? "

—Eh bien ?

—Ovide qui n'aura rien envoyé verra le traquenard et sera pour cela même averti du danger qui le menace.

—Il mettra le faux télégramme sur le compte d'Amanda. D'ailleurs que nous importe ! Pendant qu'ils s'expliqueront, je me tiendrai prêt à agir.

—Que ferez-vous ?

—J'attendrai que Paul Harmant soit sorti de chez Soliveau. Alors je viendrai sonner à sa porte. Il m'ouvrira, sera certainement étonné de me voir, mais ne se défilera point de moi et me fera rentrer, n'ayant aucun prétexte pour refuser de m'accueillir. Aussitôt en tête à tête, sachant ce que je sais sur son compte, je vous jure que je parviendrai à lui arracher la vérité. Quand on a peur de la justice, quand on croit toujours sur son épaule la main d'un agent, on devient lâche. Je l'ai prouvé lamentablement, moi qui ai été lâche devant cet homme autant qu'il le sera devant moi !

—Mais, dans un premier mouvement de colère, Soliveau peut vous tuer.

—C'est possible, en effet, mais cela ne doit point entrer en ligne de compte ! Il faut que je rachète mon passé en livrant aux juges un homme que nous croyons coupable d'un assassinat. J'y laisserai ma vie s'il le faut, mais je ne reculerai pas ! Je tenterai l'impossible, sans imprudence folle, d'ailleurs, et je m'arrangerai de façon à tenir Soliveau en respect. Croyez-moi, monsieur, le moyen que je vous propose n'est pas mauvais, puisqu'il est pratique. Je crois fermement qu'il réussira.

LXXXVIII

—Je le connais comme vous, répondit Etienne Castel, et puisque vous êtes bien décidé à le mettre à exécution, envisagez-le sous toutes ses faces.

—Parlez, monsieur, fit Duchemin.

—Supposons qu'Ovide Soliveau soit à Paris, mais qu'il

ne se trouve point chez lui au moment où Paul Harmant, amené par notre dépêche, s'y présentera.

—J'ai prévu le cas.  
—Alors, ce cas échéant, que ferez-vous ?

—Je profiterai de son absence pour m'introduire dans sa demeure, fouiller partout et m'emparer de tous les papiers.

—Malheureux ! s'écria l'artiste. Mais c'est un crime prévu et puni par la loi que vous méditez-là.

—Un tel misérable me paraît hors la loi ! J'ai la conviction qu'on ne peut être coupable en agissant contre lui.

—Les juges ne seraient point de cet avis, soyez en sûr !  
—Tant pis pour les juges ! Quoi qu'il en puisse résulter d'ailleurs, je me risquerai.

—Puisque votre résolution est prise irrévocablement, je ne la combattrai pas. Où comptez-vous adresser la dépêche destinée à Paul Harmant ? Sera-ce à Courbevoie ? Sera-ce à son hôtel de la rue Murillo ?

—Ceci est plus embarrassant. Ne l'ayant point épié et suivi ce matin comme de coutume, puisque je vous attendais, j'ignore s'il est allé à l'usine, et même s'il est sorti.

—Nous allons le savoir.  
—Comment ?

—Je vais me rendre en personne rue Murillo, et demander Paul Harmant.

—Vous ne craignez pas ? commença Duchemin.

—Je n'ai absolument rien à craindre, interrompit Etienne Castel. Si je trouve notre homme, je serai parfaitement reçu, n'en doutez pas, et je saurai composer mon visage de façon à ce qu'il ne soupçonne point le motif qui m'amène. Paul Harmant me connaît. Je suis en relations avec lui. Ma visite semblera toute naturelle.

—Allez donc, monsieur. Dois-je vous attendre ici ?

—Non, venez avec moi. Il importe de ne nous séparer que lorsque nous serons d'accord sur tous les points. Vous m'attendrez dans un café du boulevard Malesherbes où vous ferez préparer à déjeuner. J'irai vous y rejoindre.

—Partons, alors.  
—Avez-vous une arme ?

—Oui, un revolver.  
—Prenez-le.

—C'est ce que j'allais faire.  
Kaoul Duchemin ouvrit un tiroir dans lequel se trouvait un revolver de moyen calibre qu'il mit dans sa poche après s'être assuré que les cartouches étaient à leur place. Il prit, en outre, à tout hasard quelques cartouches supplémentaires.

—Chemin faisant, je m'arrêterai chez un quincaillier, dit-il ensuite.

—Pourquoi faire ?  
—Je désire acheter une pince afin de forcer au besoin la porte d'Ovide Soliveau. Maintenant, monsieur, je suis à vos ordres.

—Un mot encore, fit Etienne en tirant de sa poche la dépêche qu'il avait reçue du maire Joigny, et en la tendant au jeune homme. Lisez ceci.

—Vous voyez que je me suis occupé de vous, poursuivit l'artiste. J'ai écrit une longue lettre à qui de droit. Donc vous n'avez rien à craindre. De même que si vous étiez pris en flagrant délit d'effraction à la porte d'Ovide Soliveau, on vous arrêterait certainement, mais je ne crois pas m'avancer trop en affirmant que le lendemain je vous ferais mettre en liberté.

—Je vous remercie, monsieur, de votre puissante protection, et croyez que j'en suis reconnaissant.

Les deux hommes quittèrent la maison de la rue des Dames. La voiture d'Etienne Castel—un coupé de règle—stationnait devant la porte. Ils y montèrent.

—Rue Murillo, vivement ! dit l'artiste au cocher. Vous avez un bon cheval. Brûlez le pavé !

La voiture partit à la rapide allure. A l'entrée de la rue Murillo, Duchemin descendit après s'être mis d'accord avec Etienne Castel au sujet du café restaurant où il irait attendre, puis la voiture roula de nouveau vers l'hôtel. L'artiste sonna.

—Monsieur Paul Harmant est-il chez lui ? demanda-t-il au concierge, qui le reconnut et répondit :

—Non, monsieur, mais mademoiselle recevra certainement monsieur.

—Veuillez lui faire passer ma carte.

Le concierge prit la carte que lui tendait l'artiste, frappa sur un timbre et précéda le visiteur jusqu'au vestibule, où il remit cette carte aux mains du valet de chambre, Théodore.

—Mademoiselle est au salon, dit ce dernier ; je vais la prévenir.

Deux minutes plus tard, Etienne était en présence de Mary. Son visage amaigri, taché de rouge sur chaque pommette, n'offrait plus de vie que dans les grands yeux brillant du feu de la fièvre. Etienne Castel, en la voyant éprouva une pitié profonde.

—La pauvre enfant est innocente des crimes de son père ! pensa-t-il ; combien il vaudrait mieux qu'elle mourût tout de suite et qu'elle n'assistât pas à l'écroulement de sa maison.

—Quel bon vent vous amène, cher grand artiste ? demanda Mary avec un sourire qui faisait mal à voir sur ses lèvres blanches ; venez-vous me demander à déjeuner ? Ce serait une heureuse inspiration. Je suis seule, et vous me ferez plaisir en me tenant compagnie.

—Je regrette, mademoiselle, de ne pouvoir accepter une si gracieuse invitation.

—Pourquoi ne le pouvez-vous pas ?  
—J'ai déjeuné déjà.

—Tant pis ! Est-ce moi ou mon père que vous voulez voir ?

—C'est monsieur Harmant. Je n'aurais pas osé espérer être reçu par vous de si bonne heure.

—Mon père est à l'usine. Avez-vous quelque chose de pressé à lui dire ?

—Je voulais lui demander l'autorisation de visiter ses ateliers. Je songe à peindre un intérieur de fabrique.

—Vous allez donc vous rendre à Courbevoie ?  
—Oui.

—Eh bien ! vous y trouverez certainement mon père, non seulement ce matin, mais jusqu'à ce soir, car il m'a prévenue qu'il ne rentrerait pas dîner, ayant à préparer de grands travaux qui le retiendront fort tard.

—Je ne le dérangerai pas.  
—Vous ne le dérangez jamais. Il est toujours heureux de vous voir, vous le savez bien. Travaillez-vous à mon portrait ?

—Non, depuis quelques jours. Mais, soyez sans inquiétude, il sera prêt avant l'époque désignée. Je vais m'y remettre. J'ai dû interrompre mon travail pour un petit voyage. Je suis allé en Bourgogne, à Dijon.

—Le pays de mon père.  
—Oui, et l'on m'a parlé de lui là-bas.

Mary fit un geste de surprise.  
—Comment ! s'écria-t-elle, on se souvient encore de lui dans une ville qu'il a quittée depuis si longtemps !

—Parfaitement, oui, mademoiselle. M. Harmant est célèbre. Le bruit de sa haute situation en Amérique, et aujourd'hui en France ne pouvait manquer d'arriver à ses compatriotes. Ils sont fiers de lui.

—Il n'a plus de famille là-bas, je crois.  
—Je le crois aussi. Ce qui n'empêche pas qu'on parle beaucoup de monsieur Harmant, dans les termes les plus flatteurs, ainsi que de son cousin, le seul parent qui lui reste, dit-on. Vous savez quel est ce cousin ?

—Oui, oui, un original, le cousin Ovide.  
—Ovide ? répéta l'artiste.

—Ovide Soliveau, à qui mon père a vendu son établissement en quittant New-York. Je suis très heureuse, je vous assure, qu'il ne soit point revenu en France avec nous.

—Pourquoi donc ?  
—Il me déplaisait souverainement. Je n'ai jamais pu m'habituer à sa façon de parler, à ses manières.

—Bref, il est resté en Amérique ?  
—A ma grande satisfaction, oui.

—Et, depuis votre départ de New-York, il n'a fait aucun voyage à Paris ?

—Non, répondit la jeune fille.  
Etienne se leva.

—Vous partez déjà ! fit Mary.  
—Oui, mademoiselle. Je vais à Courbevoie.

—Vous n'oubliez pas la signature de mon contrat ?  
—Je n'aurai garde.

—A bientôt, alors ?  
—A bientôt, oui, mademoiselle !

L'artiste serra la main de la jeune fille et quitta le salon, puis l'hôtel.

—Cette enfant ignore que Soliveau est à Paris, pensait-il en regagnant sa voiture. Pour elle il habite toujours New-York, où il exploite l'établissement de son père. Qu'est-ce que cela signifie ? On se perd au milieu de ces ténèbres ?

Etienne Castel se fit conduire au café où l'attendait Duchemin.

—Paul Harmant est à Courbevoie, lui dit-il, et ne rentrera pas dîner à son hôtel.

—C'est qu'il a disposé de sa soirée, répliqua l'ex-employé de la mairie de Joigny.

—C'est probable, pour ne pas dire certain.  
—S'il allait quitter Courbevoie avant de recevoir la dépêche que je dois lui envoyer.

—N'ayez crainte. Je l'en empêcherai. Le déjeuner est-il commandé ?

—Oui, monsieur.  
—Déjeunons vite, alors, car nous n'avons pas de temps à perdre.

—En moins d'une demi-heure le repas des deux hommes était terminé. Etienne solda l'addition et remonta en voiture.

—Conduisez-moi au bureau télégraphique, dit l'artiste au cocher.

(La suite au prochain numéro.)

LE SECRET DE JEANNETTE

**L**N vérité, je crois que vous avez un secret, Jeannette, qui vous garde en bonne santé ; jamais je ne vous ai vu malade, depuis tantôt un an que vous habitez Montréal.

—Certainement que j'ai un secret, me répondit la bonne femme, en riant de son bon rire, et c'est mon grand-père qui me l'a enseigné. Le cher homme est mort à quatre-vingt-deux ans, exempt de toute infirmité, grâce, disait-il, à la bonne recette qu'il m'a laissée et dont je fais usage tous les jours de ma vie. Je vois à votre air que vous désirez la connaître. Oh ! pour de certaines gens, elle est facile à suivre ; pour d'autres impossible à pratiquer. La voici telle que mon grand-père me l'a communiquée :

—Prenez, disait-il, grande dose de confiance en Dieu, ajoutez-y conscience sans reproche, cœur honnête, travail, esprit droit, sobriété, imagination chaste ; mêlez le tout sur le feu doux de la patience, avalez ça tous les matins, et vous aurez des jours heureux et des nuits tranquilles.

—Gardez-vous, comme de la peste ou du cho-

léra, de l'envie, de l'amour de l'argent, de l'avarice, du regret du passé, des craintes exagérées pour l'avenir, de l'ambition, de la perfidie, de l'esprit de domination, du mensonge, du vol, de la colère et de la haine.

—Evitez même les lieux où ces mauvaises herbes poussent, et vous atteindrez un grand âge sans infirmités. Les mauvaises passions nuisent au corps et attirent les visites des médecins, ainsi que les drogues de l'apothicaire.

—Ah ! Jeannette, je vois que votre grand-père était un malin, vous êtes bien un peu de sa race.

ANNA.

LES FEMMES

L'arme de femme est assaisonnement de malice.

Ce n'est pas aisément qu'on trouve une bonne femme.

La plupart des femmes ont plus de douceur hors de leur maison que chez elles.

Le penchant du beau sexe pour la gourmandise a quelque chose qui tient à l'instinct, car la gourmandise est favorable à la beauté.

Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console ; une femme fait moins de bruit quand elle est quittée et demeure longtemps inconsolable.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Beaucoup de personnes ont la déplorable habitude de chantonner pendant des heures entières, en travaillant ou en lisant. Laissons de côté ce que cela peut avoir de désagréable pour les auditeurs forcés qui vivent avec ces personnes ; mais il y a pour ces enrégés chanteurs un autre inconvénient : ils marchent avec rapidité vers l'aphonie. Il faut donner toute sa voix en chantant ou s'abstenir. Les intéressés se rendront d'ailleurs compte de la justesse de ce conseil, en constatant la fatigue de larynx qu'ils éprouvent à la suite de ce chantonnement prolongé.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 170.—PROBLÈME

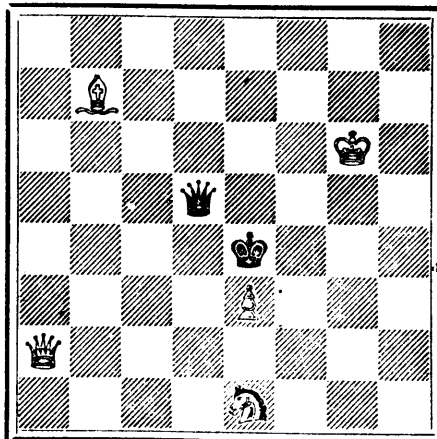
Quel est le nombre qui, pris 6 fois, ajouté à 18 et divisé par 9, donne 20 à la réponse ?

No 171.—FANTAISIE LOGOGRIFIQUE

Avec le temps tout X'XXXXXX,  
Par son rapide cours sans retour entraîné.  
Avec le temps tout X'XXXXXX,  
Par sa faux implacable à jamais ruiné !

No 172.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. John Barry, Lachine  
Noirs—2 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 168. —Le mot est : Non.

ONT DEVINÉ :

Problème.—Charlés Huot, Québec ; Mlle N. Charbonneau, Montréal ; Mlle A. et A. Mayrand et Ls. Belle-mare, Louiseville ; Mlle Eugénie Cinq-Mars et Mlle Ida L., Montréal.



10154

## JE SUIS TROP VIEUX

PAROLES PAR M. PORTE, MUSIQUE DE M. JACUILLAT

*Léger*

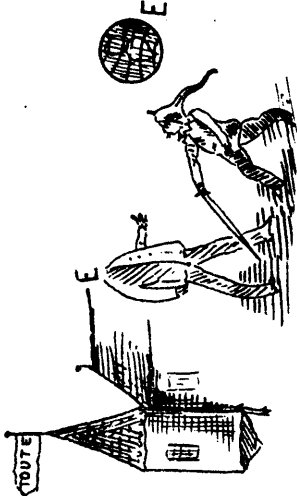
L'a - mour ce ma - lin sa - git - ai - re, De  
 sa - n - che a per - cé mon cœur; Mais l'ange ai - mé, Pour - quoi le  
 tai - re, N'a pour moi qu'un dé - dain mo - - queur; Si  
 près d'un autre el - le est plus ten - dre, At - trait dont je suis en - vi - eux; La  
*Rall.*  
 cho e est fa - cile à com - pren - dre: C'est qu'elle est jeune et je suis vieux.

D'en faire à tort ma fiancée  
 L'espiègle enfant m'a conseillé,  
 Toujours présente à ma pensée,  
 J'en rêve, hélas! tout éveillé.  
 Malgré mon titre et ma richesse,  
 Qui n'ont aucun lustre à ses yeux,  
 Son cœur est sourd à ma tendresse;  
 Elle est trop jeune, et moi trop vieux.

De vers, de fleurs, je la décore;  
 Son nom seul me fait soupirer;  
 J'aspire, heureux, tant je l'adore,  
 L'air qu'elle vient de respirer.  
 L'impitoyable adolescente  
 Trouve mon encens ennuyeux;  
 Elle a seize ans j'en ai soixante,  
 Elle est trop jeune et moi trop vieux.

Je brigue en vain l'honneur trop rare  
 De danser avec elle au bal,  
 Faveur dont elle est fort avare,  
 Mais qu'elle accorde à mon rival.  
 Si sa mère la réprimande  
 Sur son refus injurieux,  
 Que lui répond la belle Armande?  
 "Je suis trop jeune, il est trop vieux."

## REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS:

Un homme prévenu en vaut deux

## CHOSSES ET AUTRES

Le lieutenant Greely croit qu'il existe un océan de 1,500 milles de tour au pôle qui ne gèle jamais; et il pense aussi que le pôle lui-même est au centre d'une terre couverte d'une glace de mille à quatre mille pieds d'épaisseur.

On dit que d'une seule livre d'acier, coûtant environ 50 cents, on peut manufacturer 100,000 de vis de montre valant \$11. Quelques-unes de ces vis faites par machinerie sont si petites, qu'un œil inexpérimenté a besoin de l'aide d'un verre grossissant pour pouvoir les distinguer.

## "JOHNSTON'S FLUID BEEF."

## SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



VICTOR ROY

ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

**LE VOLEUR**, journal artistique, littéraire d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'ancienne-Comédie.

## LE MONDE ILLUSTRÉ,

28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

## ABONNEMENTS:

Un an..... \$3.00  
 Six mois..... 1.50  
 Quatre mois..... 1.00

## PAYABLE D'AVANCE

## ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL:

Première insertion..... 10 cents  
 Insertions subséquentes..... 5 "  
 A longs termes..... Conditions spéciales.

Un numéro spécimen envoyé gratis sur demande

## MAGASIN PITTORESQUE,

Paraissant le 15 et le 30 de chaque mois

Rédacteur en chef: M. Edouard Charbon. Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

## J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

## "CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

## CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

## NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents  
 vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

ETABLISSEMENT DE IRE CLASSE

## LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,

MONTREAL

Assortiment complet et choix de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

## EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la *Picote* et autres maladies contagieuses.

E. MASSICOTTE & FRERE,  
 Seuls agents pour Montréal.  
 217, rue St Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

## AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

## La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,  
 Programmes, Lettres Funéraires  
 Circulaires, Affiches, etc.  
 Factums imprimés promptement et à bas prix.

## TOUJOURS EN MAINS:

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.  
 Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.